

Première entrée

Toute ma vie j'ai su que j'étais différente. Toute ma vie. Je ne saurais te dire, journal, le moment où ça a commencé. Enfin, je ne saurais te dire... Si, sans doute. La mort de ma grand-mère Gisèle. Elle avait été très affaiblie par l'épidémie de grippe espagnole. Elle ne s'était pas non plus très bien remise de la mort de mon oncle Jean-Louis et de Georges, son mari. Georges, le père de mon père était parait-il un sacré numéro. Il faisait des spectacles de magie, il aurait travaillé avec des grands artistes dans les cabarets parisiens. Mais c'était quelqu'un qui était toujours par monts et par vaux. Mon père parlait peu de lui. Ma mère, qui avait entendu une confession de mon père un peu après la mort de ma grand-mère, avait juste pu me rapporter que mon père avait beaucoup souffert des absences répétées de Georges Bouchard, prestidigitateur, médium et devin.

Pourquoi je te parle de Georges Bouchard, journal ?

Oh, c'est simplement parce qu'il *lui* ressemble. Il ressemble à cet homme habillé en noir qui m'a offert une seconde chance. Enfin, une seconde chance. C'est à voir. Comment je pourrais résumer mon histoire ?

Peut-être en employant la méthode la plus simple : la simple description des faits par ordre chronologique.

12 janvier 1923, naissance des petites Denise et Adeline Bouchard... Elles sont le fruit de la sixième et dernière grossesse menée à terme par Lucienne Bouchard, née Durangeaud.

14 janvier 1923, décès d'Adeline Bouchard. L'enfant semblait présenter une malformation aux poumons ou quelque chose comme ça. C'est la quatrième fois que Lucienne perd un enfant. Deux ont été emportés par la grippe espagnole, un autre est mort né. Quelque chose se brise dans le cœur de cette femme qui cesse de plus en plus de croire en Dieu.

23 août 1929, décès de Gisèle Bouchard, née Lanvin. Je vois pour la première fois se manifester l'homme en noir. Il dit qu'il est un ange et qu'il est venu s'occuper de l'âme de Gisèle. Il me demande de garder le secret. Il me dit qu'il ne sera pas toujours là, visible, mais je me souviens qu'il me dit qu'il était la voix que j'entendais déjà, parfois, la nuit depuis que j'étais en état de comprendre ce qu'on me disait...

31 septembre 1931, décès de Lucienne Bouchard... Personne ne parle vraiment de ce qui s'est passé cette nuit là, mais quelques années plus tard, mon frère Maurice m'apprendra qu'il s'agissait sans doute d'un suicide. Je ne suis pas étonnée, l'homme en noir m'en avait déjà parlé. Mon père, comptable à la cour des comptes, trouve une femme pour s'occuper de nous, une certaine Maryse Michel. Je ne suis pas surprise de constater qu'ils sont amants depuis déjà quelques années. Mais par pudeur, rien n'est dit. Mon frère André, de 9 ans mon aîné, s'enfuit de la maison. On ne le reverra plus avant 1944, alors qu'il demande à se reposer quelques jours dans la maison familiale à Cognac. On apprendra alors qu'il a fait l'armée, qu'il a voyagé à l'étranger, même aux Amériques. Puis on entendra plus à nouveau parler de lui. Certains raconteront qu'il est mort en tant que résistant. D'autres qu'il aura préféré refaire sa vie aux États-Unis. L'homme en noir, étrangement, ne voudra jamais confirmer quoi que ce soit de cet état puisque je ne lui parlais plus à cette époque. Mais je déborde, je déborde. Je reviens à l'ordre chronologique, journal.

24 octobre 1933, je suis renversée par un camion alors que je joue avec des camarades. Les médecins ont du mal à réduire la triple fracture de la jambe gauche. C'est de justesse que je ne suis pas amputée. Mireille, la sœur jumelle de mon frère Maurice – oui, ma mère a eu deux fois des jumeaux – se détache de moi. Elle supporte mal mon handicap. Moi qui étais la plus jolie de la famille, la plus belle, la plus resplendissante, sans doute promise à un mariage plus que fortuné avec le fils de riches notables parisiens, moi qui portais l'espoir, me voilà promise à presque rien...

1935, Mireille quitte la maison pour vivre avec un jeune banquier Suisse. Il n'y a plus vraiment de présence féminine dans la demeure familiale. Les domestiques ne sont que de passage et la maîtresse de mon père ne s'intéresse pas vraiment à moi. Elle est trop occupée à organiser certaines soirées... Je préfère ne rien voir. Je préfère ne rien entendre. Ce qui se passe dans ces nuits là n'est pas particulièrement chrétien.

1938, je demande à mon père de changer d'école. Je ne supporte plus les moqueries de certains de mes camarades sur mon handicap. Ni le fait, que lorsque je suis en colère contre eux, l'homme en noir arrive pour m'expliquer qu'il pourrait arriver des accidents aux fâcheux qui m'ont fait du mal. A vrai dire, je commence à avoir un peu peur de l'homme en noir. Il m'offre vraiment le pouvoir. Il me dit que je pourrais soigner ma jambe blessée ou retrouver mon frère disparu...

1939, la guerre est en passe d'être déclarée, la situation politique est de plus en plus tendue. Mon père devient banquier et affiche de plus en plus clairement son antisémitisme. J'ai une discussion très franche avec lui : je veux quitter la famille. Je veux rentrer au couvent. Il faut être réaliste, je ne partage pas certaines de ses opinions, j'ai peur que ma colère ne fasse faire des choses à l'homme

en noir, j'ai peur que l'homme en noir soit quelque chose lié aux démons, je n'ai plus comme choix que de me tourner vers Dieu, bien que celui-ci ne se soit jamais adressé à moi.

Mon père accepte. Alors que je pars dans un couvent situé aux alentours de Pau, je ne peux pas m'empêcher de penser que je ne reverrai jamais mon père.

De fait, il est effectivement tué un an plus tard de manière très crapuleuse par un amant de Maryse Michel. Un certain Barnabé Boulin dont l'histoire ne retiendra pas le nom parce qu'il sera très vite tué quelques semaines plus tard en tentant d'échapper à la police...

1940, je suis très malade. J'ai des nausées, des vomissements, je suis fébrile, je fais des rêves très troublants dans lesquels je perçois ce qu'il y a au-delà du tunnel de lumière. L'homme en noir n'est plus là. Comme s'il ne parvenait pas à pénétrer dans l'enceinte du couvent. Je me rends compte aussi que j'ai des pensées coupables pour certaines de mes compagnes d'étude. Je me raisonne, je me dis que c'est mon esprit qui s'égare, que je cherche quelque chose d'autre parce que j'ai fait une croix sur le fait d'épouser un homme.

1941, un jeune prêtre du nom de Corentin Laval tombe amoureux de moi. Il est petit, un peu bègue et il a des grosses lunettes. Le pauvre. J'ai choisi de toutes mes forces de m'accrocher à l'amour de Dieu et d'oublier la tentation des péchés de la chair.

Vierge, je resterai. Je résiste aussi à la tentation saphique en trouvant un moyen de sublimer mon amour de Dieu à travers la pratique du chant. Enfin, mon amour de Dieu. Ma volonté d'aimer quelqu'un... Parce qu'il faut le dire, je me rends tout de même compte que tout dans la Bible ne peut pas être pris pour argent comptant.

1942, je suis remise en question par une mère supérieure qui ne supporte pas bien mes réflexions ou mes interrogations. Elle n'apprécie pas que j'aie eu accès à certains ouvrages, ni ce qu'elle appelle de l'effronterie. Il ne s'agit pourtant que de simples questions. Si Dieu, il y a bien (et je commence à ne plus en douter), il y a quand même des tas de choses écrites dans la Bible ou réécrites par les tenants de l'institution religieuse qui ont de quoi se faire se poser quelques questions. Le problème ne dure pas longtemps cela dit, la mère supérieure décédant vers la fin de l'année d'une vilaine infection aux poumons. Mon frère Maurice passe me voir pour m'assurer qu'il existe toujours un peu d'argent qui aurait été placé à l'étranger par mon père et sur lequel Maryse Michel n'aurait pas fait main basse. Il y a aussi la propriété de Cognac qui nous appartient toujours dans un tronçon de la France qui n'est pas encore occupée.

1944, je sors pour la première fois, pendant plusieurs jours, du couvent. Des vacances bien méritées après avoir passé de nombreux mois à aider, discrètement, la résistance. Et quand je dis discrètement, c'est bien discrètement - simplement en servant de traductrice - la nouvelle sœur supérieure ayant compris qu'elle avait tout intérêt à me laisser étudier les langues pour lesquelles je semblais avoir un don naturel. Mon frère me présente un certain Valentin, résistant aussi de son état. Un bel homme au regard sombre. Au cœur sombre aussi. Un soir de fin septembre, il m'inscrit sur la longue liste de ses nombreux viols, si nombreux. Je vois toutes ces femmes qu'il a meurtries lorsqu'il pénètre en moi, je vois le masque du démon. Je perds la lumière de Dieu quelques instants. Trou noir de quelques heures. Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé pendant mon trou noir. Je ne sais pas vraiment mais personne ne reverra plus jamais Valentin. Et jamais plus, je n'utiliserai une fourche de ma vie.

1945, la libération. Pour moi, ce n'est pas la fête. Ma condition est dure à cacher. Mais grâce aux bons soins de la mère supérieure, on trouve à placer le bébé. Une infirmière canadienne, qui n'a jamais pu avoir d'enfant, accepte de prendre ce petit garçon que j'aurais voulu appeler Georges. Je dois lutter pour ne pas laisser la rage m'envahir. Je dois lutter. Si seulement je n'avais pas abandonné cet enfant, si j'avais été assez forte pour renoncer à Dieu et accepter certains de mes défauts. Non. Je m'étais fermée aux voix, fermée à toutes les autres influences. Seul Dieu, le chant et mes études des langues comptaient.

1946, je recommence à avoir des visions comme quand j'étais enfant. Je vois parfois dans mes rêves ce qu'il advient de Charles Baudin, mon fils. Une jolie famille dans laquelle il est là. Je trouve une place dans une école catholique et il m'est toujours donné le loisir de dormir au couvent. La journée, j'enseigne les langues et les lettres. La nuit, je suis une étrange voyageuse, ombre silencieuse dans la petite ville où est élevé mon enfant.

1949, mort de ma sœur Mireille en donnant naissance à un petit garçon. Je ne fais pas le déplacement. Je suis triste parce que les parents Baudin sont morts quelques jours plus tôt en tombant dans un lac gelé et que le petit Charles Baudin se retrouve placé dans un orphelinat.

1950 à 1961, le petit Charles Baudin passe par plusieurs familles d'accueil. Mais il ne reste jamais longtemps. Apparemment, il fait peur. Il est capable de parler à des gens qui n'existent pas. Et puis le 12 juillet de l'année 1961, il a un grave accident de voiture et une vilaine commotion cérébrale. Il ne

sera plus jamais vraiment le même. Diminué, un peu retardé, il erre et divague en disant que ce n'est pas grave s'il est dans cet état. Il a vaincu le démon.

Et moi, pendant tout ce temps ?

Je résiste à la tentation de la chair. Je résiste aux voix que je pourrais entendre. Je résiste à la tentation de croire à *la lettre* en tout ce que raconte le Livre. J'enseigne, je chante, j'apprends plus de langues. Anglais, latin, allemand, grec, italien, espagnol, russe, polonais, suédois et des notions d'arabe et de turque. Ma religion devient sans doute le verbe. Je me prends à rechercher les correspondances entre certains mots, à caresser l'espoir qu'un jour on parvienne à découvrir la source de nombre de nos langages sous nos latitudes : l'indo-européen.

1962, Charles Baudin engrosse Marielle Lagarde, une pensionnaire de l'Asile Sainte-Marie. La petite schizophrène parvient à cacher quelques temps sa grossesse, s'enfuit aux États-Unis et dépose son enfant devant une église avant d'être retrouvée quelques semaines plus tard tabassée à mort dans une allée.

Maurice meurt aussi cette année là. Une tumeur au cerveau. Il ne reste plus que moi et peut-être mon frère André, disparu aux Amériques.

1963, Lucas Boyle, mon petit-fils, est recueilli par une famille new-yorkaise dont les trois-quarts des représentants mâles sont pompiers. Je cesse de percevoir Charles Baudin. J'apprends juste qu'il décède en 1971 d'une méningite cérébro-spinale. Je rêve maintenant de la cité de la Pomme et d'histoires de pompiers.

1968, je passe sur le billard pour une opération de la jambe et de la hanche. Les douleurs sont trop grandes depuis des années. Les médecins essaient de réparer des dommages vieux de 35 ans. J'attrape une infection nosocomiale et manque mourir. L'homme en noir apparaît brièvement dans un rêve en me demandant si je veux mourir maintenant, il me dit que je n'aurais que dix ans à attendre avant de pouvoir m'incarner à nouveau. J'en appelle au Seigneur. J'en appelle à toutes les forces qui me restent. Je guéris.

1969, on raconte que l'homme a marché sur la lune. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a certainement eu un temps où ça a déjà été fait et qu'on nous raconte des bobards. J'ai néanmoins l'impression que le monde change. Dans l'inconscient collectif, la nouvelle frontière devient les étoiles. J'ai rajouté au cours des années une dizaine d'autres langues bien maîtrisées à mon panel, mais je me suis concentrée sur tout ce qui pourrait être issu de la proto-langue indo-européenne.

1973, la mère adoptive de Lucas Boyle, Deirdre, meurt dans un incendie. Lucas est brisé. Il apprend en plus ce jour là qu'il n'est qu'un enfant adoptif. Il commence à sortir seul dans la rue, ne supportant pas la relation qu'il entretient avec sa tante Prudence.

Début 1977, Lucas a sympathisé avec une bande de blacks et de métis. Ce n'est pas commun quand on est issu d'une famille d'irlandais. Il est du genre précoce en amour et engrosse Anita, une métisse de deux ans son aînée...

Anita cache sa grossesse le temps qu'elle peut. Les deux adolescents finissent par prendre la décision d'avouer tout à la famille Boyle. Prudence, la tante de Lucas, accepte de garder l'enfant, qui s'appellera Denis, à condition que Lucas fasse une école militaire pour apprendre un peu la discipline.

1980, Anita est récupérée par ses frères et mise sur le trottoir pour payer des dettes. Elle ne tient pas très longtemps. Le sida a raison d'elle en 1986.

1981, Lucas se retrouve pris dans une bagarre de bar, au sud de la Louisiane, pour défendre des noirs agressés par des blancs à la courte vue. Il prend plusieurs coups de couteaux, passe plusieurs mois dans le coma mais ne part pour rejoindre la lumière blanche qu'après que ses quatre agresseurs soient tous morts dans d'étranges accidents.

1983, je pars à la retraite. Je songe un instant à écrire ces rêves que je fais à propos de la vie de mon fils et de ceux qu'il a engendrés. Mais je me retiens. Je m'engage dans une association de partage du savoir pour continuer à enseigner les langues. Ma condition physique, fragile depuis mon opération de 1968, ne m'autorise pas à faire ce que j'aurais toujours voulu faire : voyager, découvrir d'autres pays. Je me contente donc des magazines et de la télévision.

Les rêves se font plus ténus avec la somme d'anti-douleurs que je dois prendre assez régulièrement.

1984 à 1998. Je perçois de temps en temps ce qu'il advient de Denis. Je reste fermée aux chuchotements. La douleur étant de plus en plus grande, je me retrouve de plus en plus à devoir me déplacer en chaise roulante. Il m'arrive aussi parfois de rêver de mon frère André. Mais ce sont des rêves différents. Je ne m'en souviens presque jamais. Je ne me rappelle que du fait que j'ai rêvé de lui.

1999, me voilà pétrie d'arthrose et contrainte à être alitée par de violentes migraines. Le médecin me trouve une tumeur. Pas étonnant, Maurice est parti de ça. C'est éventuellement opérable mais je redoute ce qui s'est passé en 1968 et puis je commence à être fatiguée. Je confie au médecin qu'il

Denise Bouchard / Denis Boyle : l'homme en noir

n'est pas plus mal de considérer que j'ai fait mon temps. C'est vrai que je suis lasse. Je fais le bilan de ma vie et je me rends compte que je n'ai presque jamais fait autre chose que rêver, que regretter n'avoir pu être un homme. La vie aurait été si facile si j'avais été un homme. J'aurais pu aimer des femmes si telle était bien ma nature, j'aurais pu épouser qui je veux, j'aurais pu voir mes enfants grandir.

2000, je suis au plus mal. Beaucoup de drogues, beaucoup d'anti-douleurs, je ne rêve plus que de formes et de couleurs étranges. Je sais vaguement que Denis est devenu un pompier accompli et qu'il risque sa vie chaque jour pour protéger son prochain. Je sens ma volonté qui faiblit. Même la force que j'ai trouvée de croire en Dieu s'estompe. Je ne crois plus au Dieu de la Bible, il doit être autre, différent. Et voilà que l'homme en noir revient le soir du 12 janvier. J'ai 77 ans.

« Veux-tu avoir une seconde chance ? » me demande-t-il...

« Veux-tu avoir la vie que tu aurais dû avoir si tu ne t'étais pas enfermée dans cette prison ? ».

Je tente de le repousser. Mais il sourit. Il me parle aussi de Denis. De Denis qui va être en danger si je reste aussi têtue.

« Veux-tu avoir la chance de recommencer ta vie ? Vas-tu enfin m'écouter, toi qui es restée sourde toutes ces années ? ».

Je pleure... Bien sûr que j'aimerais avoir une seconde chance. Qui ne le voudrait pas ? Je m'imagine à dix ans, ne jouant pas sur la route et pouvant reconstruire ma vie. Je me prends aussi à penser à cette sœur jumelle à laquelle je ne me suis presque jamais adressée. Et si nous étions des âmes jumelles, et si j'avais perçu par la suite ce qu'elle devenait au cours de ses différentes incarnations à travers mon fils ou mon petit-fils ?

Des interrogations qui n'ont pas de sens.

L'homme en noir insiste encore. Je vois des flammes danser, je vois une poutre s'effondrer, j'entends un souffle rauque. Un pompier hurle « Denis, sors de là !!! ».

Les médicaments ont rongé ma volonté. Je cède. Oui. Oui, je le veux.

Je ferme les yeux. Je sens la chaleur, intense.

J'ai mal. Je rouvre les yeux. Je tousse. Je vois des gens autour de moi, habillés en pompier. Ils m'emportent à l'hôpital. Recommencer ma vie, je me prends à penser. Recommencer ma vie. J'ai du sang sur le visage. On me pique. Je m'endors.

Je rêve. Je suis dans le corps de Denis. L'homme en noir est en face de moi. Il me sourit.

Je hurle que c'est un marché de dupe. Ce n'est pas ce que je voulais. Je ne veux pas « voler » le corps de mon petit-fils.

Il me dit qu'il n'y a pas d'autres moyens. Il est dans les limbes maintenant.

Je continue à hurler. Je préfère mourir, je veux lui rendre son corps. Il me dit que seul moi avais le pouvoir de sortir son corps du coma.

Je déteste ce rêve. Je déteste ce rêve. Je me réveille. J'ai mal partout. J'ouvre les yeux. J'ai un tube dans la gorge, je regarde par la fenêtre et vois les tours jumelles se profiler au-dessus de Manhattan.

J'ai envie de crier. Mais je ne peux pas. Je vois des médecins arriver. Ils n'en reviennent pas. Je comprends vaguement que mon cerveau était en état végétatif et qu'ils attendaient l'autorisation de ma famille pour donner mes organes.

Je cherche à nouveau à me réveiller. Peine perdue. Je le suis déjà...